

Avez-vous un Nouveau Pianos?

Pianos, échangez le votre contre un Piano "up-to-date", tels que ceux que tient le magasin de Pianos et de Musique de la Nouvelle-Orléans...

GRUENWALD'S 235 CANAL ST.

Tremblement de terre.

St. Thomas, Antilles Danoises, 27 février.—Un léger tremblement de terre a eu lieu dans l'île de la Dominique jeudi matin...

La santé du Pape.

Munich, Bavière, 28 février.—Mgr J. Macchi, nonce apostolique à Munich, a reçu un rapport concernant l'état alarmant de la santé du Pape.

Cour martiale.

Manille, 28 février.—Par ordre du secrétaire Root, le général Davis convoquera une cour martiale chargée de juger le lieutenant Lee...

VERONICA WATER

La Beauté Pour Tous. Un Bienfait Pour Toutes les Femmes. Les Remèdes de Mme A. Ruppert, dont la renommée s'étend au monde entier, sont les meilleurs.

CONSULAT DE FRANCE

LA NOUVELLE-ORLEANS. BUREAUX, 624 rue Gravier au haut de la Banque des Citoyens.

OURAGAN SUR LES COTES DE FRANCE.

Paris, France, 28 février.—Une tempête a fait rage la nuit dernière sur les côtes de France et a causé un ras de marée qui a inondé le quartier St-François au Havre.

Capture du colonel Santos.

Manille, 28 février.—Le gouverneur Daniel, de la province Rizal, a capturé le colonel Santos un des chefs des bandes, à San Jose de Navotas, un village à cinq milles au nord de Manille sur une petite île...

Plan ignoré de l'Angleterre.

Londres, 28 février.—Le ministre Balfour a dit à la Chambre des Communes hier qu'il ne savait pas que les Etats-Unis eussent consenti à accepter le paiement en argent de leur part de l'indemnité chinoise.

UNE TROMBE.

Nashville, Tennessee, 28 février.—Une trombe s'est abattue sur le chemin de fer N. C. et St. L. la nuit dernière près d'Anderson et a détruit la voie sur une distance d'un quart de mille.

BOUCHES IMPORTANTES

THE TEXAS PACIFIC RAILWAY. Avez-vous des questions? Aucun Changement de Chars au Nord du Texas.

INSOUPREE EN 1866. Succursale de la Compagnie d'Assurances du Sun Mutual de la Nouvelle-Orléans.

Compagnie d'Assurances Liverpool & London & Globe. Plus de \$71,000,000 de pertes payées dans les Etats-Unis.

NOTRE DEPARTEMENT DE BEAUTE. Les Spécialités de Mme A. Ruppert. La Beauté Pour Tous. Un Bienfait Pour Toutes les Femmes.

Les Remèdes de Mme A. Ruppert, dont la renommée s'étend au monde entier, sont les meilleurs. OFFRE EXTRAORDINAIRE! D'Eau pour Blanchir la Peau, \$1.65.

CE LIVRE "COMMENT ETRE BELLE" GRATIS. Tout visiteur à ce département recevra un livre gratuit, GRATUITEMENT, à condition de se faire inscrire à la liste des abonnés à l'Abbeille.

DREYFOUS & CO., LTD. Le Magasin Populaire de Marchandises Bonnes et de Nouveautés.

LE CRESCENT TURF EXCHANGE. Coin Donnez et Bovale.

L'Imprimerie Franco-Américaine. M. EUG. ANTOINE.

D. MERCIER'S SONS. Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans les transactions commerciales.

C. LAZARD & CO., L'Id. LES ANCIENS ET POPULAIRES MARCHANDS DE VETEMENTS CONFECTIONNES, d'Articles de toilette et de Chapeaux.

Alliances et tous autres genres de Bagues de Mariage. WM. FRANTZ & CO., JOAILLIERS, SUCCESSEURS DE FRANTZ BROS. & CO.

F. A. BRUNET, HORLOGER, BIJOUTIER, JOAILLIER, 312 RUE ROYALE.

Schley Santiago BY GEORGE EDWARD GRAHAM. The Most Sensational Book of the Day. The true story of the famous exploit of the Flying Squadron under Commodore Schley...

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

10 Commencé le 19 février 1903

Haine D'Amour

Par Henri Germain.

PREMIERE PARTIE

L'AMERICAIN

Il travaille pour vous avec une ardeur, une volonté de bien faire absolument remarquables.

dans l'extase. "Bon enthousiasme surexcitant le mien, j'ai tout oublié pour courir au piano, pourtant mauvais de l'hôtel, mais où je compose quelque chose qui sera peut-être une œuvre. "A cause de cela, pardonnez-moi! "Vous êtes si bonne, votre cœur a montré pour moi, pour ma mère, une si puissante et véritable affection, que vous exprimez toute la joie, tout le bonheur dont je vous suis redevable, sera sans doute le meilleur moyen d'obtenir ma grâce. "N'est-ce pas vous qui m'avez permis, à moi, pauvre enfant d'une domestique, destinée peut-être à toutes les basses besognes de l'existence, de donner à ma vie le noble bat de l'art? "C'est vous qui m'avez encouragé de vos paroles si douces et pénétrantes, soutenu de votre argent, de vos conseils, ainsi des appuis influents que votre haute situation me procurait. "Ma mère, peut-être un peu jalouse de toute la reconnaissance affectueuse que je vous témoignais respectueusement, vous avait cependant bien comprise. "Chère mère, elle me livrait à votre sagesse, à votre haute direction; je la remercie du fond du cœur d'avoir su vous abandonner ainsi une part de son enfant. "Tandis que je vous écris, Pierre vient me prier de le rap-

pler à votre souvenir, je n'y manque pas, en vous assurant à nouveau, madame et chère bienfaitrice, de toute ma respectueuse et profonde gratitude. "PAUL DUROC." —Le charmant garçon! quel excellent cœur! s'écria la marquise. —Cher fils! murmura Berthe Daroc, comme il vous aime, madame! —As-tu reçu des nouvelles aussi? demanda Mme de Sommerense avec intérêt. —Oui, madame, une lettre un peu courte, mais si affectueuse, qu'elle contient beaucoup de choses en peu de lignes. —Ah! soupira tristement Mme de Sommerense, comme si, devant elle, se fût soudainement dressée la terrible vision du passé, tu es heureuse, Berthe, tu es encore ton fils! —Madame, je vous en prie, ne réveillez pas ce douloureux souvenir! —Nous en avons tant souffert, vous et moi! Elle achevait à peine qu'un domestique remit une carte à la marquise. Une légère contrariété se peignit aussitôt sur la physionomie de Mme de Sommerense. Elle réfléchit un instant, puis se tournant vers le domestique: —C'est bien, faites entrer au petit salon rouge. Lorsqu'elle se retrouva seule

avec Berthe Daroc, elle ajouta: —Encore ce Mendoza! Que peut-il me vouloir ce soir... ce n'est pas l'heure des visites? —Je n'aime pas cet homme-là, maugré la femme de chambre, je lui trouve un air étrange. —Oh! ni moi; mais il est si extraordinaire, si habile en affaires, il apporte à la gestion de mes intérêts tant de sollicitude que je lui dois une sorte de reconnaissance. —Après avoir dit cela, Mme de Sommerense se leva, redressa sa taille superbe, et retrouvant toute sa grâce un instant blaguie, se dirigea vers le salon désigné. Elle était à cette époque, en dépit des quinze années écoulées, plus belle encore qu'autrefois. Ses formes impeccables étaient plus pleines, la revêtaient d'une sorte de majesté voluptueuse, inspirant à la fois le respect et l'admiration. Créature de beauté, sorte de chef-d'œuvre humain esvié des femmes et des hommes, elle passait dans la vie, superbe, impassible et grave, telle une déesse inaccessible aux faiblesses de l'humanité. Tout en traversant l'endtable des vastes pièces intermédiaires, elle cherchait à l'expliquer le motif qui amenait don José de Mendoza à lui faire cette visite anormale. Quelques mots d'explication

indispensables initieront rapidement le lecteur aux réflexions qui se pressaient dans l'esprit de la marquise. Don José de Mendoza ainsi que l'indiquait son nom d'origine espagnole, était un Américain du Sud. Installé à Paris depuis trois ans seulement, il s'y était tout de suite taillé une large place dans le monde de la haute finance et de la spéculation. Ses aptitudes merveilleuses à traiter les grandes affaires, son coup d'œil rapide et sûr, l'esprit de décision énergique dont il faisait preuve chaque jour, et son audace toujours victorieuse, lui avaient acquis une notoriété considérable. C'était un homme de quarante-cinq ans environ, aux cheveux châtain coupés en brosses, drus et vivaces, mais déjà grisonnants aux tempes un peu décolorées. Ses yeux marron clair avaient habituellement un regard dur, empreint d'indéfinissable volonté; parfois, lorsqu'ils se fixaient, ils causaient une indéfinissable impression de malaise. D'autres fois aussi, mais bien rarement, sous l'empire d'impressions secrètes et puissantes, ces mêmes yeux devenaient très doux, presque langoureux. Il portait une barbe brune, très longue, taillée en carré, à l'américaine. Grand, d'apparence robuste, sans embonpoint, il se vêlait

avec élégance sévère, irréprochable. Il habitait un magnifique hôtel construit aux Champs Elysées d'après ses plans; et sa maison de banque siégeait rue La Fayette. On le disait marié, cependant personne encore n'avait vu Mme de Mendoza. D'ailleurs, Mme de Sommerense ne s'était jamais inquiétée de ce détail, insignifiant pour elle. Après son veuvage, elle avait trouvé dans la succession de son mari des titres de propriétés jusqu'alors ignorés d'elle. Ces titres lui conféraient d'immenses domaines dans la République Argentine, à quelques lieues de Buenos-Ayres. C'étaient de vastes cultures de coton, pouvant donner chaque année une véritable fortune si elles avaient été bien gérées. Mais le directeur, agréé jadis par le marquis de Sommerense, ne possédait pas toutes les aptitudes nécessaires à la conduite de cette entreprise considérable. Elle périssait plutôt entre ses mains inhabiles. Cependant Mme de Sommerense, malgré l'avis de son notaire, Me Ledroit, ne voulut pas enlever à cet homme la situation que lui avait faite son mari. Elle se trouvait assez riche d'autre part, pour avoir le droit de faire acte de générosité. Cet état de choses dura donc pendant plus de douze années

encore, en s'améliorant pourtant un peu. La mort du directeur força enfin Mme de Sommerense à s'occuper de cette exploitation. A cette époque, don José de Mendoza venait d'arriver à Paris et avait été mis en rapport avec la marquise par l'intermédiaire d'un ami commun, le prince de Sarmat. Mis au courant des difficultés éprouvées par Mme de Sommerense dans le choix d'un nouveau directeur pour ses coteries, il s'était spontanément offert à diriger l'exploitation, promettant d'importantes bénéfices dans l'avenir. Il était à cet égard mieux placé que personne pour s'occuper de cette affaire, car lui-même traitait les cotons en teintures, en sa vaste usine de Buenos-Ayres. Mme de Sommerense avait pourtant refusé ses concours et ses propositions. Mais de Mendoza était tenace. Il insista par lettre d'abord, puis en faisant à la marquise une visite au cours de laquelle il parvint enfin à la décider. Un mois plus tard, il partait à Buenos-Ayres, organisait merveilleusement l'exploitation des plantations, y plaçait un sous-directeur habile, des plus actifs, puis rentrait à Paris. A la fin de la première année les résultats avaient dépassé toutes prévisions.